

## Les années noires du patrimoine archéologique d'Afghanistan (1980-2001)

Chronologie d'un désastre

Roland Besenval

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/1653>

ISSN : 2075-5325

### Éditeur

Éditions De Boccard

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2013

Pagination : 69-91

ISBN : 978-2-7018-0347-0

ISSN : 1270-9247

### Référence électronique

Roland Besenval, « Les années noires du patrimoine archéologique d'Afghanistan (1980-2001) », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 21/22 | 2013, mis en ligne le 30 septembre 2014, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/1653>

---

# Les années noires du patrimoine archéologique d'Afghanistan (1980-2001). Chronologie d'un désastre

Roland BESENVAL<sup>1</sup>

## Résumé

*Les deux dernières décennies ont vu le déroulement d'une tragédie patrimoniale aux conséquences irréversibles pour l'histoire de l'Afghanistan. Cet article fait le bilan de ce désastre principalement survenu entre 1980 et 2001.*

## Mots-clés

*Afghanistan, patrimoine, archéologie, pillages, Musée de Kaboul.*

## Abstract

*The two last decades have witnessed a cultural heritage tragedy which has had irreversible consequences for the ancient history of Afghanistan. This paper assesses this disaster, which mainly occurred between 1980 and 2001.*

## Keywords

*Afghanistan, cultural heritage, archaeology, looting, Kabul Museum.*

69

## LA DÉLÉGATION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE EN AFGHANISTAN : BREF HISTORIQUE

### 1922 : La création de la DAFA

Durant les trois dernières décennies, l'Afghanistan a vu disparaître pour toujours une part considérable des témoignages de son histoire que des millénaires avaient épargnés dans son sol. De la Protohistoire à son histoire islamique récente, la tourmente de la guerre, de la misère et de la cupidité ont balayé, en un éclair de temps à l'échelle de son histoire, ces témoins inestimables pour la science archéologique. Ce phénomène a également touché, avec une violence moindre les pays voisins que sont le Pakistan et l'Iran.

1. **Roland Besenval** est archéologue orientaliste, directeur de recherche au CNRS. Il travaille depuis les années 1970 dans les confins indo-iraniens (Iran, Afghanistan, Pakistan, Tadjikistan) et en Arabie orientale (Yemen, Émirats Arabes Unis et Oman). Directeur de la DAFA de 2002 à 2009, il a assuré sa réouverture et la reprise des travaux de recherche archéologique franco-afghans. Il est responsable actuellement de la Mission archéologique française en Bactriane d'Afghanistan.

**Contact :** rolandbesenval@hotmail.com

*L'archéologie française en Asie centrale. Nouvelles recherches et enjeux socioculturels.*  
J. Bendezu-Sarmiento (dir.), CAC-IFEAC # 21-22, 2013 – p. 69-91.

La recherche à posteriori des responsabilités est un exercice dangereux et sans espoir dans le contexte régional de l'Afghanistan. En tant qu'archéologue nous ne pouvons que nous poser la question du rôle négatif que nous aurions pu avoir sur ce phénomène en ayant souligné la présence de ce passé, et en avoir montré le chemin d'accès. Je me rappellerai toute ma vie la réflexion qu'un pillier d'Aï Khanoum, un de mes anciens ouvriers, m'avait faite en 1999 lors d'une visite « ... mais c'est vous qui nous avez montré !! » Cruel retour... Serait-il lâche de reporter l'immense responsabilité sur les collectionneurs du monde entier, publics ou privés, qui par leur insatiable convoitise, ont constamment alimenté le processus du pillage et privé l'Afghanistan d'une partie de son passé ? La disparition sur le marché international, en dehors de tout contexte scientifique, du trésor de Mir Zakah était-il incontournable ? Serait-il également lâche d'accuser l'insondable faiblesse, par son absence de moyen et de volonté politique ainsi que sa corruption, des divers « gouvernements » successifs en Afghanistan ?

Comment peut-on reprocher à l'Afghanistan la production et le commerce de la drogue quand on a si peu lutté contre le pillage et le trafic des antiquités qui dépouillent le pays d'une façon bien plus irréversible ? Que dire, quand l'on sait que certains éléments des forces armées étrangères ont également participé à la curée ? L'éducation, panacée universelle généralement avancée pour la sensibilisation à la protection du patrimoine culturelle, est un remède bien trop lent qui n'interviendra que bien trop tard. En deux mots, tout ceci était-il inéluctable ? Malheureusement, force est de constater que tout laissait présager ce désastre qui s'est également répété dans d'autres zones troublées, comme en Iraq par exemple, et c'est ce constat qui est le plus difficile à accepter.

Très partiellement témoin de cette histoire récente, puisque fermée en 1982, la Délégation archéologique française en Afghanistan, la DAFA, n'a rien pu faire, ou du moins si peu.

Cette histoire de la DAFA, de 1922 à 1982, a été bien exposée par Françoise Olivier-Utard dans son ouvrage publié en 1997. Mais l'auteure s'arrête là où commence le désastre. C'est donc la suite dans ces années les plus noires de l'histoire du Patrimoine afghan, celles des années 1980 à 2001, qui sera évoquée dans ce texte.

Nous rappellerons brièvement que c'est à la demande du roi Amanullah, qui régna sur l'Afghanistan de 1919 à 1929, que la France fut chargée de mettre au jour le passé ancien du pays. Malgré des objectifs français et afghans divergeant quelque peu sur leurs finalités la convention archéologique franco-afghane fut signée le 9 septembre 1922. Celle-ci fut suivie par la création de la Délégation archéologique française en Afghanistan par le gouvernement français.

Après la conduite du premier programme de recherche à Bactres (1923-1924), dans le nord du pays, par le premier directeur de la DAFA, Alfred Foucher, les recherches quitteront le nord pour se concentrer plus au sud, principalement dans l'Hazaradjat (Bamiyan), la plaine du Shamali (nord de Kaboul : sites de Païtava, Shotorak, Begram), les environs de Kaboul (sites de tépé Marandjan et Khair Khana), la vallée du Ghorband

(Fondukistan) et la région de Djalalabad (Hadda). Seules des prospections seront dorénavant conduites dans le nord (Bactriane orientale, Hindou-Kouch central...) mais également dans le Séistan afghan. Les personnalités de Jules Barthoux et Joseph Hackin vont marquer cette période de la DAFA.

Le déclenchement de la seconde guerre mondiale va pendant plusieurs années figer les activités de la DAFA. En 1946, elle sera réorganisée par son nouveau directeur, D. Schlumberger. Une présence permanente, ce qui n'était pas le cas avant la guerre, est mise en place à Kaboul. Une nouvelle convention, valable jusqu'en 1952, est signée le 15 septembre 1946 sans grand changement par rapport à celle de 1922.

De 1946 à 1964, une impressionnante liste d'opérations archéologiques, toutes périodes confondues, est conduite par la DAFA : reprise des travaux à Bactres (1947), fouilles de Lashkari Bazar (1949-1951) ; fouilles de Mundigak (1951 à 1959) ; de Surkh Kotal (1952 à 1961) ; découverte du minaret de Djam (1957) ; travaux dans la vallée de Foladi / Bamiyan (1957) ; de Kohna Masdjid (1963) ; du monastère de Gul Dara (1963-1965) ; de Shakh tépé (1963)... Dès le milieu des années 50, l'activité d'autres missions étrangères se développe (américaines, japonaises, italiennes, britanniques...).

En 1964, la redécouverte du site hellénistique d'Aï Khanoum, en Bactriane orientale, et la reprise de la direction de la DAFA par Paul Bernard, en 1965, vont centrer, jusqu'en 1978, les activités de la DAFA sur cette période. Aï Khanoum, dont la fouille commence en 1965, avait déjà été visité par Jules Barthoux en 1926 mais interprété par lui, faute de temps, comme un site « persépolitain » (Tarzi 1996). Après l'échec d'Alfred Foucher à Bactres, en 1923-1925, qui avait propagé l'image du « mirage bactrien » au nord de l'Hindou-Kouch, ce dernier commençait donc à s'estomper, même si Bactres, la capitale bactrienne, restait muette.

### **1966 : Ouverture de la première fouille archéologique afghane à Hadda**

Depuis le renouvellement de la convention en 1952, la création d'un service archéologique national ainsi qu'une structure de gestion pour son patrimoine culturel était souhaitée par les autorités afghanes. Cette volonté débouche en 1966 sur la création d'une mission archéologique afghane à Hadda sous la direction de Shaibaï Mostamandi et Zmaryalai Tarzi. L'année suivante, en 1967, l'Institut afghan d'archéologie est mis en place sous la direction de Mostamandi. Par ailleurs, dès 1964, la clause du partage des découvertes archéologiques avec les missions étrangères est abrogée.

### **1969 : Création de la mission soviéto-afghane**

Cette attention du gouvernement afghan pour son patrimoine culturel se poursuit par l'ouverture en 1969 de la mission soviéto-afghane sous la direction, côté soviétique, d'Irina Kruglikova. Cette mission poursuivra durant dix ans ses travaux de terrain en Bactriane du Nord-Ouest jusqu'à la découverte des tombes de Tillya tépé à l'hiver 1978-1979.

Le 17 juillet 1973, un coup d'État met fin à la monarchie de Mohammad Zaher Shah et assure le retour aux affaires publiques de Mohammad Daoud Khan en tant que premier président de la toute nouvelle république d'Afghanistan. Cousin du roi, Daoud avait été premier ministre de 1953 à 1963 avant l'instauration de la monarchie constitutionnelle qui le visait directement en excluant les membres de la famille royale de la vie politique.

Durant cette décennie 1970, les activités de la DAFA se poursuivent essentiellement dans la province du Takhâr avec les fouilles à Aï Khanoum. Puis, dans la seconde moitié de cette décennie, de nouveaux programmes diversifieront ces recherches sur d'autres périodes; il s'agit de la prospection de la plaine d'Aï Khanoum (1974-1976) et du Haut-Tokharestan (1976-1978) sous la direction de J.-Cl. Gardin ainsi que les fouilles de Shortughai (1976-1978), site de la civilisation de l'Indus (2<sup>e</sup> moitié du III<sup>e</sup> millénaire av. JC), sous la direction de H.-P. Francfort. Ces programmes seront arrêtés en 1979 suite à la dégradation de la situation sécuritaire.

### **LES TURBULENCES DES ANNÉES 1980. LA PÉRIODE COMMUNISTE (1978-1992). LES ANNÉES INCERTAINES DE LA GUERRE CONTRE LES SOVIÉTIQUES ET LA FERMETURE DE LA DAFA EN 1982<sup>2</sup>**

72

Le 27 Avril 1978, un coup d'État communiste conduit à l'assassinat de Mohammed Daoud Khan et de sa famille. C'est la révolution de *Saur*, du nom du mois du calendrier afghan durant lequel s'est déroulé cet évènement. La prise du pouvoir est assurée par Nour Mohammad Taraki, secrétaire général du Parti démocratique du peuple d'Afghanistan (PDPA), nommé président et par Hafizullah Amin, son second, nommé premier ministre. Le parti communiste afghan est divisé en deux tendances, les *Khalqi*<sup>3</sup> et les *Parchami*<sup>4</sup>.

Le palais de Darulaman, situé juste en face du musée, est alors occupé par le ministère afghan de la Défense (figure 1). Cette localisation sera fatale aux collections archéologiques afghanes plus tard lors des affrontements entre les factions des *moudjahidin* dès avril-mai 1993.

En juin 1978, Louis Dupree, archéologue américain, grand spécialiste de l'Afghanistan, est arrêté sous l'accusation d'être un agent de la CIA (Flandrin 2001, p. 55). Il est finalement libéré, contre la volonté de Taraki, par Hafizullah Amin, le second du régime; il se réfugie alors au Pakistan.

2. Dorronsoro 2000; Mailey 2002.

3. *Khalqi*: de *khalq*, peuple en persan, était la tendance dure du parti communiste afghan qui prônait un changement radical et rapide de la structure de la société afghane.

4. *Parchami*: formé sur le mot *parcham*, « drapeau » en persan, était la tendance modérée du parti communiste afghan souhaitant une instauration progressive du socialisme en Afghanistan; ses membres provenaient principalement des classes moyenne et élevée de la société urbaine et éduquée afghane.



**Figure 1** – Palais de Darulaman, construit dans les années 1920, état actuel après sa destruction par les combats.

En septembre 1978, les autorités afghanes annoncent que, dans un délai d'une année, ils souhaitent l'établissement d'une nouvelle convention franco-afghane sur l'archéologie. La France ignorera cette demande faite par un régime qu'elle ne reconnaît pas.

Durant l'hiver 1978-1979, la découverte des fabuleuses tombes de Tillya tépé par la mission archéologique soviéto-afghane marque l'apogée crépusculaire de la recherche archéologique en Afghanistan. Six tombes sont fouillées, et une septième est décelée à la veille de la fermeture de la mission. Ultérieurement, après la fermeture du chantier, deux autres tombes seront identifiées (n<sup>os</sup> 8 et 9). Près de 20 000 objets ont été exhumés par la mission soviéto-afghane. Mais l'hiver 1978-1979 est encore une période troublée et les travaux à Tillya tépé (fouilles des tombes n<sup>os</sup> 7, 8 et 9) doivent s'arrêter pour des raisons politiques mais également financières. En février 1979, Viktor Sarianidi quitte l'Afghanistan et il n'y reviendra qu'en 1982.

En juin 1979, la mission de Shortughai dirigée par Henri-Paul Francfort (directeur de recherche au CNRS) effectue la dernière mission de terrain des archéologues français. C'est le glas de la recherche archéologique dans ce pays qui s'enfonce dans la tourmente; les missions archéologiques sont désormais impossibles. Il faudra attendre plusieurs décennies avant la reprise de recherches scientifiques, et officielles...

En avril 1979, devant l'aggravation de la situation, les premières opérations visant à la protection des collections archéologiques sont alors entreprises ; une partie des collections du musée de Darulaman est déménagée et stockée dans une maison privée du centre de Kaboul. Une autre partie est rangée dans les réserves du sous-sol, seules les pièces les plus lourdes, comme par exemple la statue dite de Kanishka trouvée à Surkh Kotal par la DAFA, restent en place. Le trésor de Tillya tépé ainsi que d'autres objets précieux sont transférés dans les coffres de la Banque centrale d'Afghanistan située dans les sous-sols d'une annexe de l'Arg, l'ancien palais royal.

Le 14 septembre 1979, de nouveaux soubresauts de la politique afghane conduisent à l'assassinat du président Mohammad Taraki par Hafizullah Amin qui prend la fonction de président. Près de trois mois plus tard, le 27 décembre 1979, l'invasion soviétique de l'Afghanistan est déclenchée et Hafizullah Amin est exécuté par une unité du KGB. Il est remplacé par Babrak Karmal, un *parchami*, qui conservera ce poste jusqu'en 1986.

Début 1980, des objets en or pouvant provenir de Tillya tépé, certainement des tombes non fouillées (n<sup>os</sup> 7, 8 et 9) par la mission soviéto-afghane, apparaissent sur le marché de Kaboul.

L'arrivée de Babrak Karmal au pouvoir se traduit par une série de changements dans le domaine culturel correspondant à un alignement sur le modèle soviétique. Le 21 décembre 1980, une nouvelle loi afghane est promulguée plaçant l'Institut d'archéologie et les musées sous la tutelle de l'Académie des sciences nouvellement créée. Un « Comité archéologique » composé de cinq personnes désignées par le ministère de l'Information et de la Culture et l'Académie des sciences assure la gestion des biens historiques et culturels. À la fin de 1980, les objets du musée précédemment déplacés réintègrent les salles de Darulaman. Plusieurs expositions sont alors réalisées au musée. En 1982, trois ans après son départ d'Afghanistan, Viktor Sarianidi revient à Kaboul avec une équipe de photographes en vue d'étudier et de documenter les objets des tombes de Tillya tépé. Le résultat de cette opération est la publication en 1985, à Léninegrad, d'un ouvrage de prestige en plusieurs langues qui fera connaître le trésor de Tillya tépé au monde entier (Sarianidi 1985).

C'est également en 1982 que la situation politique à Djalalabad débouche sur le pillage des collections archéologiques du monastère bouddhique de Tépé Shotor, site fouillé par S. Mostamandi dans les années soixante et dont le matériel était resté entreposé à Djalalabad. Deux camions remplis de statuaire du Gandhara iront inonder le marché de Peshawar (Flandrin 2001, p. 138-142). C'est la première hémorragie massive du patrimoine archéologique d'Afghanistan.

Cette année 1982 voit également la fin de la présence de la DAFA en Afghanistan. Le gouvernement français n'ayant pas reconnu le gouvernement prosoviétique afghan, les relations franco-afghanes se dégradent et la DAFA s'achemine vers sa fermeture qui lui est officiellement signifiée le 15 septembre 1982. Cette fermeture sera effective durant plus de 20 ans, période durant laquelle les équipes françaises ayant travaillées en Afghanistan assureront la publication de leurs travaux dans les Mémoires de la DAFA et de la MAFAC [Mission archéologique française en Asie centrale] (Ai-Khanoum, Surkh Kotal, Hindou-Kouch, prospections en Bactriane orientale, Shortughai, ...).

La bibliothèque de la DAFA, objet d'une revendication par le gouvernement afghan, sera clandestinement déménagée à l'ambassade de France par Jean-Claude Gardin, directeur de la DAFA de 1980 à 1982. Après un début bien engagé (son déménagement à l'ambassade) cette opération se verra contrariée par une tentative d'exportation maladroite par le chargé d'affaires français et qui fera endurer à cette bibliothèque un long séjour afghan bien solitaire, dont dix ans de stockage sur le tarmac de l'aéroport de Kaboul... Ce n'est qu'en 2004 qu'elle réintégrera les rayonnages de la DAFA.

En 1985, une sélection des objets du trésor de Tillya tépé est présentée dans le cadre d'une exposition dont l'accès est particulièrement restreint, au pavillon de Koti Baghcha, dans l'Arg.

En 1986, Babrak Karmal, discrédité par ses erreurs politiques et militaires, est remplacé par Haji Mohammad Chamkani qui assure un intérim entre le 24 novembre 1986 et le 30 septembre 1987. En septembre 1987, Mohammed Najibullah Ahmazaï (tendance *parchami*) prend officiellement la présidence de la république d'Afghanistan qu'il conservera jusqu'en avril 1992. En février 1989, le départ des troupes soviétiques, annoncé en 1987, est effectif. Bien qu'un support matériel conséquent lui ait été laissé par les soviétiques, Najibullah se retrouve dorénavant seul face aux forces des *moudjahidin*.

À l'automne 1989, le gouvernement de Najibullah, craignant des problèmes de sécurité, ordonne la fermeture du musée de Darulaman et la mise à l'abri des collections. Durant l'hiver 1989-1990, l'équipe des conservateurs du musée assure le rangement des objets qui doivent être répartis entre les réserves du sous-sol, (sauf les plus volumineux qui resteront en place), le ministère de l'Information et de la Culture et, pour les pièces les plus prestigieuses, dont le trésor de Tillya tépé, les coffres de la banque centrale d'Afghanistan, dans les sous-sols du palais royal de l'Arg.

En juillet 1991, le président Najibullah fait visiter à Klaus Jacobi, secrétaire d'État aux Affaires étrangères suisse, et à Paul Bucherer, actuel directeur de l'Institut suisse pour l'Afghanistan, le musée de Darulaman et les coffres de la banque centrale d'Afghanistan. Ils sont les derniers étrangers à voir le trésor de Tillya tépé avant sa réapparition en 2004. Très peu d'informations filtrent sur la situation du patrimoine archéologique dans l'intérieur du pays. Les destructions par faits de guerre n'ont certes pas épargné le patrimoine architectural, comme ce fut le cas dans la région d'Hérat mais le pire n'allait pas tarder à venir.

Le 29 avril 1992, la prise de Kaboul par les différentes factions des *moudjahidin* marque la fin de quatorze années de régime communiste en Afghanistan. Le président Najibullah se réfugie dans les locaux des Nations Unies à Kaboul où il restera jusqu'en 1996.

## LE NAUFRAGE DES ANNÉES 1990. LA GUERRE CIVILE : 1992-1996

### 1992 : Le trésor de Mir Zakah

Fin mai 1992, le bruit court à Kaboul que la découverte d'un trésor extraordinaire, monétaire entre autres, a été faite près de Gardez, à Mir Zakah, 100 km au sud de Kaboul. Ce nom réveille des vieux souvenirs, celle d'un trésor monétaire trouvé en 1947. À la demande des autorités archéologiques afghanes, la DAFA était alors intervenue sur le site et pour l'étude de la faible collection récupérée principalement par l'Institut afghan d'archéologie (Curiel, Schlumberger, 1953) ; près de 10 000 de ces monnaies étaient rentrées au musée de Kaboul<sup>5</sup>.

Le trésor trouvé en 1992, qui inonde le marché des antiquités afghan et surtout pakistanais, est bien plus qu'une collection monétaire car de nombreux objets exceptionnels y sont associés. L'importance de cette collection est unique dans l'histoire de l'archéologie, près de quatre tonnes de monnaies et d'objets d'après des évaluations avancées. C'est grâce à la ténacité du numismate Osmund Bopearachchi (directeur de recherche au CNRS) que ce trésor nous est partiellement connu (Bopearachchi, Flandrin 2005). Compte-tenu de la situation politique dans le pays durant cette période, et malgré l'intervention et l'insistance de l'Institut afghan d'archéologie qui prit de grands risques, seule une infime collection de monnaies a pu être récupérée. Ce trésor a rejoint le marché des antiquités de Peshawar, puis le marché international. Une grande partie de l'ensemble a été achetée sans aucun scrupule ni état d'âme par le musée japonais Miho qui, dans son catalogue (Catalogue Miho Museum 2002) a même cherché à en occulter la provenance (Bopearachchi, Flandrin 2005, p. 145-149).

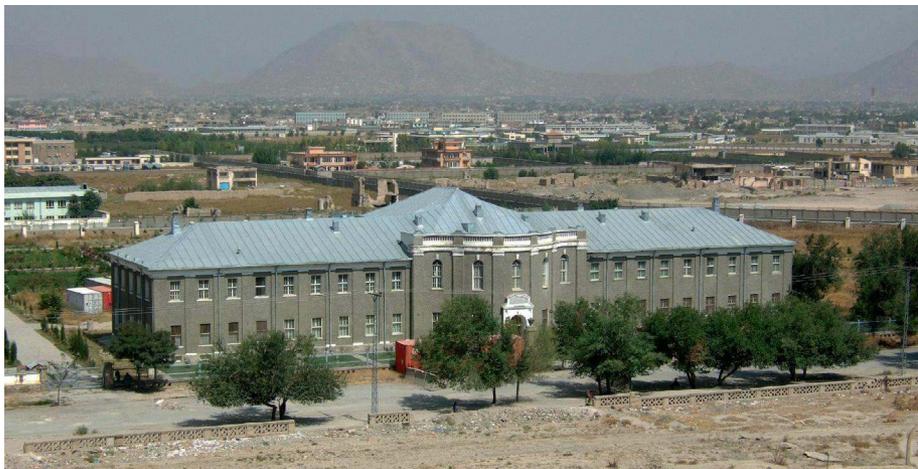
### 1993 : Le pillage du musée de Kaboul<sup>6</sup>

Depuis 1931, le musée national d'Afghanistan est localisé à Darulaman, à 8 km au sud-ouest du centre de Kaboul, dans un bâtiment qui, à l'origine, était destiné à être le siège de la municipalité de Kaboul (figure 2). En 1966, le nouvel Institut national d'archéologie est installé dans un bâtiment se trouvant à proximité du musée ; il subira d'ailleurs un sort similaire à celui du musée (figure 3). L'année 1993 va voir le paroxysme du cataclysme qui touchera le patrimoine archéologique d'Afghanistan.

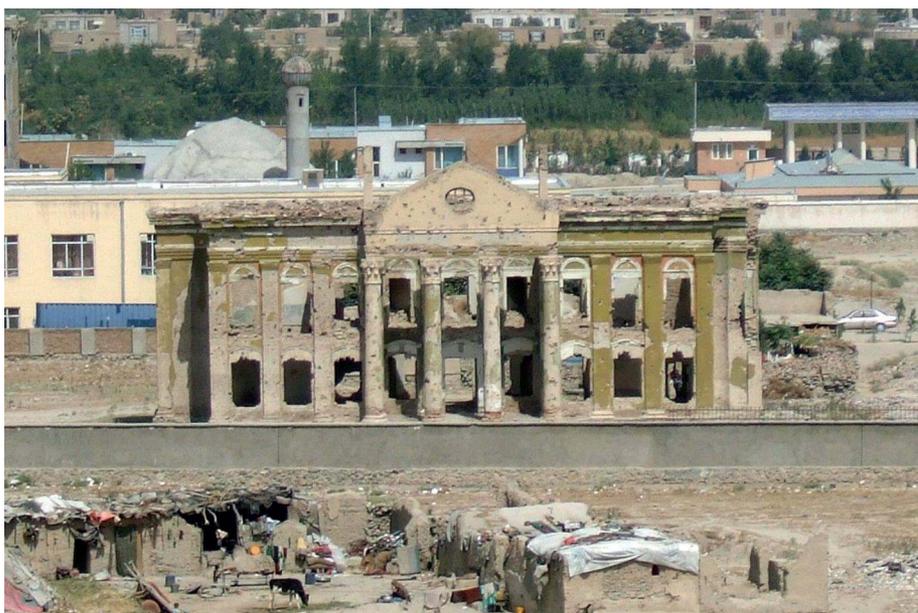
En mai 1993, le secteur de Darulaman tombe sous le contrôle du *Hezb-e Wahdat*, parti *hazara* dirigé par Abdul Ali Mazari. L'accès du secteur est maintenant interdit aux troupes gouvernementales de Burhanuddin Rabbani, « président » de l'Afghanistan de 1992 à 1996, et surtout chef du *Jamiat-e Islami*, ainsi qu'aux fonctionnaires de son gouvernement. La situation conflictuelle entre les diverses factions afghanes rend

5. Le trésor se composait essentiellement de monnaies indiennes (IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle av. JC), grecques, indo-grecques (II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle av. JC), indo-parthes, et kouchanes (premiers siècles de notre ère). La quasi absence de monnaies gréco-bactriennes était à noter.
6. Pour un récit plus détaillé voir Dupree 1998, 2011 ; Grissmann 2004.

dorénavant extrêmement difficile les déplacements dans ce secteur et l'accès au musée devient pratiquement impossible, même pour son personnel. Malgré tout, le 5 mai, Najibullah Popal, un conservateur du musée, parvient à s'y rendre et constate que les sceaux apposés en 1989 sont toujours intacts. Mais, après cette brève inspection, une lutte acharnée se déroule entre les diverses factions. Le 12 mai, une bombe incendiaire tombe sur le toit du musée et détruit le premier étage.



**Figure 2** – Le musée de Darulaman, après la restauration de sa toiture.



**Figure 3** – Les ruines de l'Institut afghan d'archéologie à Darulaman, juste derrière le musée.

Le 21 mai, Najibullah Popal réussit à nouveau à effectuer une visite au musée où il constate la destruction des peintures de Dilberdjin par le feu mais, apparemment, les caisses et les malles contenant les collections d'objets sont toujours intactes. Certaines salles semblaient néanmoins avoir été pillées. Lors d'une nouvelle visite à la mi-septembre, et bien que les miliciens *hazaras* lui refusent l'accès à l'intérieur du musée, Najibullah Popal constate que des caisses ouvertes et vidées se trouvent à l'extérieur du musée; le gros du pillage a donc eu lieu entre sa visite de la fin mai et celle de la mi-septembre. Malgré les reproches officiels, Abdul Ali Mazari fut incapable de retenir ses hommes face à la tentation du pillage. De plus, d'après divers observateurs, la *razzia* s'avère avoir été conduite par une équipe de pilleurs sachant parfaitement ce qu'ils cherchaient; cette opération a nécessité plusieurs jours, voire plusieurs semaines, pour assurer la sélection et l'emballage des objets.

À la fin novembre, et avec l'autorisation de Mazari, Najibullah Popal peut revenir officiellement au musée avec le représentant personnel du secrétaire général des Nations Unies pour l'Afghanistan et le Pakistan, M. Sotirious Mousouris, pour constater l'étendue du désastre. Les Nations Unies prennent alors des mesures, bien vaines d'ailleurs, pour mettre le bâtiment hors d'eau, et sauver ce qui avait été épargné. Mais les opérations de pillage de ce qui pouvait encore l'être alternent avec les phases d'accalmie.

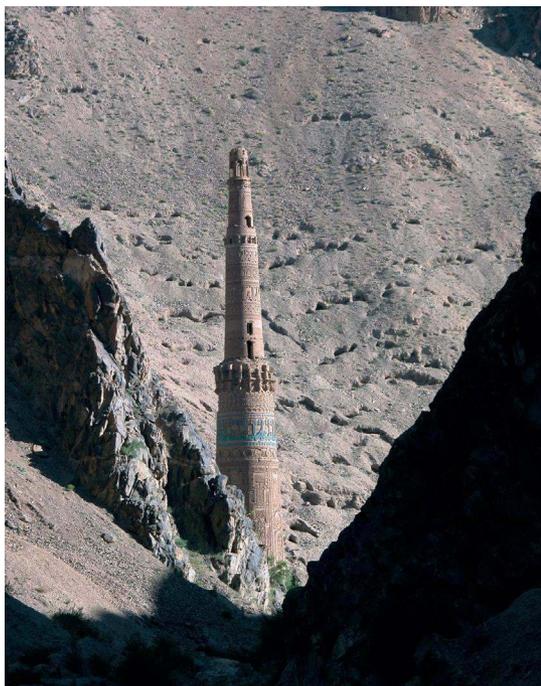
Le martyr du musée se poursuit en juin 1994 quand le secteur de Darulaman tombe aux mains d'un groupe dissident du *Hezb-e Wahdat* et les combats reprirent avec les artilleurs de Gulbuddin Hekmatyar, fondateur du *Hezb-e Islami*, positionnés sur les collines dominant le sud de Kaboul. Les combats durèrent jusqu'à la fin de l'année et détruisirent une partie du sud de la ville. Durant cette année 1994, ce qui a pu être sauvé du pillage est à nouveau transféré dans le Kabul Hotel, au centre-ville.

En février 1995, les *Tâlebân* capturent Mazari qui est tué à Ghazni le 13 mars. Durant cette période de conflits, les différentes milices et soldats censés protéger le musée, continuèrent consciencieusement le pillage.

En 1995, l'association SPACH (Society for the Preservation of Afghanistan's Cultural Heritage), créée l'année précédente, participe avec les autorités afghanes et internationales aux opérations visant à sauver ce qui pouvait encore l'être.

### **Le pillage des sites archéologiques durant la guerre civile**

Bien que le pillage des cimetières de l'âge du bronze du nord de l'Afghanistan ait commencé dès la fin des années 1970, comme V. Sarianidi le confirme, c'est à partir de 1992 que les pillages des sites archéologiques sont organisés à une grande échelle par les commandants locaux dans tout le pays (figure 4). Le pillage d'Ai Khanoum par les commandants de Dasht-i Qal'a et de Rustaq a dû se dérouler vers les années 1992-1993 (figures 5-6). C'est également à cette période que les sites de Tépé Zargaran et de Cheshme Shafâ, sur lesquels la mission Bactriane et la DAFA travaillent à partir de 2004, ont été le fait d'un pillage organisé. Lors de notre visite au printemps 2002, ces pillages n'étaient plus que sporadiques et ponctuels; la grande période était révolue essentiellement à cause de l'épuisement du « filon ».



**Figure 4** – Djam (fin du XII<sup>e</sup> siècle, province du Ghor). Le minaret avec, en arrière-plan, les cavités correspondant au pillage de l'occupation islamique ancienne du site.



**Figures 5-6** – Le site hellénistique d'Aï Khanoum (province du Takhâr) avant et après les pillages.



C'est lors du pillage par un commandant local en 1993 que fut découverte à Robatak, sanctuaire kouchan situé entre Surkh Kotal et Samangan, une inscription en langue bactrienne (Sims-Williams 1997). Cette inscription permettra de résoudre le problème de la datation controversée du règne du roi Kanishka. Après quelques pérégrinations, cette inscription finira par rejoindre les collections du musée où elle se trouve actuellement.

En septembre 1996, Kaboul est prise par les *Talebân* et la chape de plomb imposée au pays, de 1996 à 2001, met au moins fin à la période de la guerre civile entre les commandants sous le gouvernement de Rabbani. Le 27 septembre, Najibullah et son frère sont exécutés.

### 1996-2001 : LES ANNÉES DE L'ÉMIRAT D'AFGHANISTAN.

#### LES ACTES DE DESTRUCTION POLITIQUE

Durant les quatre premières années du pouvoir *Talebân*, une relative accalmie s'ensuit. En juin 2000, des décrets sont pris par le gouvernement de Mullah Mohammad Omar pour la protection du patrimoine culturel, visant principalement à l'interdiction des fouilles illégales et, subséquentement, lutter contre le trafic des antiquités. Compte tenu des habitudes prises les années précédentes, ainsi que le peu de motivations des milices *Talebân*, les effets furent des plus limités. Une partie des objets de ce qui restait des collections du musée est encore une fois déménagée du Kabul Hotel au rez-de-chaussée du ministère de la Culture. Les objets volumineux qui étaient restés à Darulaman, ainsi que des objets archéologiques islamiques récupérés chez des pilliers, sont exposés en août 2000 pour la fête de l'indépendance. C'est lors de cet évènement que la pierre inscrite de Robatak est présentée au public.

Après quelques années d'une relative tolérance, la pression des extrémistes, semble-t-il, incite Mullah Omar à prendre un décret, le 26 février 2001, visant à la destruction du patrimoine préislamique et non-islamique. Celles-ci recommencent alors brutalement au musée de Kaboul : la statue dite de Kanishka provenant de Surkh Kotal, la statuare de Tépé Marandjan (figure 7), les stucs de Hadda, la statuare *Kafir* du Nouristan rapportée par l'émir Abdul Rahman lors de sa conquête du Nuristan à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sont détruits à coup de masse et de hache. C'est à Bamiyan que ces destructions culminent dans le gigantisme avec la destruction, le 10 mars 2001, des trois bouddhas (Grand Bouddha, petit Bouddha, et bouddha de Kakrak) consolidés par la DAFA puis par une mission afghano-indienne dans les années 1970. Ces destructions « officielles » et « idéologiques » vont évidemment de pair avec un pillage lucratif (découpage des peintures murales à Bamiyan...) dont nous voyons apparaître les résultats au bazar de Peshawar.



**Figure 7** – Musée de Kaboul; Statuaire en terre cuite provenant de Tépé Marandjan, détruite par les *talibans*, en cours de restauration par Béatrice Beillard.

Dans la seconde moitié des années 1990 grâce au soutien de l'ONG française ACTED (Agence d'Aide à la Coopération Technique et au Développement), des visites rendues possibles dans les territoires contrôlés par l'Alliance du Nord nous confirmaient la destruction par des grandes opérations de pillage des sites archéologiques durant la période de la guerre civile (1992-1996); l'éclatement de l'autorité et la rivalité pour le pillage des grands sites entre les diverses factions des commandants ayant largement favorisé le processus.

C'est le cas du site hellénistique d'Aï Khanoum qui fut détruit à grande échelle par les commandants locaux de Dasht-i Qal'a et de Rustaq (figure 8). La récupération des colonnes et des chapiteaux hellénistiques d'Aï Khanoum et leur réemploi, mais à l'envers, dans la *Chai Khane*<sup>7</sup> (« maison de thé ») de Khwaja Bahuddin (figure 9), au nord du site, fut un caprice du commandant local Qazi Kabir. Ce commandant, qui deviendra ultérieurement gouverneur de cette province du nord-est, le Takhâr, où est situé Aï Khanoum, sera appelé à d'autres responsabilités à Kaboul. Ce bâtiment fut loué comme base régionale par ACTED afin d'en assurer la protection. C'est dans ce même village qu'Ahmad Shah Massoud mourra assassiné trois ans plus tard.

7. Voir le Catalogue Exposition Afghanistan 2002, p. 85-86.



**Figure 8** – Aï Khanoum (province du Takhâr). Base de colonne hellénistique en calcaire, partiellement débitée pour l'obtention de cassons destinés aux fours à chaux.



**Figure 9** – Khwaja Bahuddin (province du Takhâr). Réutilisation des pierres architecturales hellénistiques provenant d'Aï Khanoum dans la construction de la maison de thé de Qazi Kabir.

Seule la vallée du Pandjshir, sous la protection directe du commandant Massoud, échappa temporairement à ces opérations de « nettoyage culturel ». Mais, dès sa mort, le 9 septembre 2001, les opérations de pillage commencèrent dans la vallée. Les informations sur les résultats du pillage archéologique du Nord afghan commençaient à sourdre dans les veillées hivernales. Mais les objets avaient atteint depuis bien longtemps le marché international. Le penchant afghan pour le merveilleux amplifiait et déformait démesurément le récit de ces découvertes et rendait ces informations fort peu utilisables. Les innombrables « attestations » de momies aux dimensions suprahumaines peuplent encore l'imaginaire afghan.

C'est durant la seconde partie des années 1990 que me parvenaient, cette fois-ci de source fiable, avec documents à l'appui, les informations au sujet de la découverte par les pillards de pierres architecturales hellénistiques à Bactres (tambours de colonne, chapiteaux...) durant la guerre civile (figure 10). Ces documents étaient scientifiquement importants car la DAFA cherchait depuis 1922 les vestiges de l'occupation hellénistique de Bactres (Bernard, Besenval, Jarrige 2002). Mais à la fin des années 1990, la région de Bactres était encore incertaine et nous dûmes attendre le printemps de l'année 2002 pour aller, sur place, confirmer ces informations.



**Figure 10** – Tépé Zargarán (périphérie de Bactres, province de Balkh). Cliché pris dans les années 1990 montrant les éléments architecturaux hellénistiques provenant du pillage en profondeur du site.

## 2002-2011 : LA RÉOUVERTURE DE LA DAFA

L'abandon de Kaboul par les *Talebân*, le 13 novembre 2001 sous la pression d'une coalition des forces anti-*Talebân*, l'Alliance du Nord entre autres, marque la fin de cette période durant laquelle, pour la première fois en Afghanistan, le patrimoine culturel était devenu l'objet d'un chantage idéologique.

Le temps du bilan des dégâts était venu. Plus de vingt ans avaient passés et il fallait rétablir le pays après l'hémorragie des décennies précédentes. L'année 2002 fut confuse et bouillonnante, les bonnes volontés et de sympathiques bonnes intentions déferlaient du monde entier. Mais l'usure du temps est aussi passée par là, qu'en reste-t-il dix ans après, à cet été 2011 ?

Après un contact personnel, fin décembre 2001, avec le directeur de l'Institut national d'archéologie d'Afghanistan, M. Wassey Firuzi, visite au cours de laquelle les archéologues afghans avaient exprimé leur souhait d'une reprise des activités de la DAFA, une mission d'évaluation composée de Jean-François Jarrige (CNRS/MAEE/Musée Guimet/AIBL), Pierre Cambon (Musée Guimet), Alain Freynet (MAEE) et Roland Besenval (CNRS), fut envoyée en mai 2002 en Afghanistan par le ministère des Affaires étrangères et européennes (MAEE). Après discussion et accord avec les autorités archéologiques afghanes la décision de rouvrir la DAFA fut prise à Paris par le MAEE et sa direction confiée à Roland Besenval. Le soutien de l'ONG française ACTED, bien implantée en Afghanistan, fut un atout essentiel à la préparation de cette réouverture.

Les années 2002 et 2003 virent la mise en place de la nouvelle DAFA et une nouvelle convention fut signée le 16 février 2004 entre le ministre de l'Information et de la Culture d'Afghanistan, M. Raheen Makhdom, l'ambassadeur de France en Afghanistan, M. Jean-Pierre Guinhut, le directeur de l'Institut national d'archéologie, M. Abdul Wassey Firuzi et M. Roland Besenval, directeur de la DAFA. La nouvelle convention est valable pour cinq ans et renouvelable par tacite reconduction.

Les objectifs de la DAFA, dans le cadre de cette coopération franco-afghane peuvent se résumer comme suit: formation des professionnels afghans du Patrimoine, aide à la protection et la restauration du patrimoine archéologique et monumental, participation à sa mise en valeur (expositions, publications...), publications des résultats, programmes de recherches archéologiques (fouilles préventives, de sauvetage, prospections, complément de la carte archéologique... ; cf. Marquis ce volume).

La reprise des opérations de terrain franco-afghanes ne tarda pas. Dès 2003, le programme Bamiyan, financé par la Commission des fouilles du MAEE, et dirigé par Zemaryalai Tarzi (professeur à l'Université de Strasbourg, directeur de l'Institut afghan d'archéologie de 1972 à 1978), commença ses activités.

Au printemps 2002, une visite préliminaire avait permis de retrouver à Tépé Zargaran, à la périphérie de Bactres, les pierres architecturales hellénistiques issues du pillage du site dans les années 1992-1993. En 2003, avec le support de la DAFA, le programme bactrien était accepté et financé par le MAEE, il devenait la seconde

mission de la Commission des fouilles en Afghanistan. L'année suivante, à l'automne 2004, les opérations de terrain débutaient à Bactres/Tépé Zargaran. L'exploration et l'établissement de la carte archéologique de la plaine bactrienne pouvait également commencer. La découverte des vestiges bactro-achéménides et hellénistiques à Tépé Zargaran et à Bactres devenait une excellente raison à la reprise sur un champ beaucoup plus large de la recherche archéologique franco-afghane en Bactriane (Bernard, Besenval, Marquis 2006). La découverte et l'identification du site de Cheshme Shafâ en 2006 conduisirent à l'ouverture de travaux archéologiques sur ce site à l'automne 2007 (figure 11). Cheshme Shafâ, localisé dans les gorges de la rivière Balkhâb, à 25 km au sud de Balkh, contrôlait le débouché sur Bactres de l'ancienne route de l'Inde chère à Foucher (Foucher 1942, 1947) qui assurait les relations entre la plaine bactrienne et le nord-ouest de l'Inde. Ce site est désormais daté de la période pré-hellénistique.

En 2002, nous avons trouvé la mosquée d'Haji Piada-Noh Gombad, à la périphérie de Bactres, en grand danger. Ce bâtiment, daté de la fin du IX<sup>e</sup> siècle, est non seulement la plus ancienne mosquée d'Afghanistan mais également, du monde islamique dans cet état de conservation. Entre 2002 et 2005, il a fallu régler en priorité les problèmes les plus urgents. Tout d'abord, face à la progression des terres agricoles qui amenaient l'irrigation au pied de ses murs, il fut nécessaire, en collaboration avec le ministère de la Culture, de définir l'espace archéologique attendant au bâtiment et de l'enclorre.



**Figure 11** – Localisation du site de Cheshme Shafâ, sur les deux rives de la rivière Balkhâb, à 25 km au sud de de Balkh.

Ensuite, il s'agissait de réparer le toit de protection, en mauvais état, construit par l'Institut d'archéologie dans les années 1970 et étendre la protection latérale sur deux côtés du bâtiment. Enfin, nous dûmes assurer l'établissement d'un gardiennage et d'une présence policière pour éviter les dégradations et mettre fin aux barbecues improvisés qui se faisaient à l'abri du bâtiment. L'étude scientifique du bâtiment et sa documentation furent confiées à Chahryar Adle (directeur de recherche au CNRS, spécialiste de l'islam du monde iranien).

En 2004, lors d'une discussion avec des antiquaires du bazar de Mazar-i Sharif, ceux-ci nous faisaient remarquer que c'était l'épuisement des gisements archéologiques de la plaine bactrienne qui avait asséché l'approvisionnement de leurs boutiques en antiquités ; on ne pouvait pas être plus clair sur l'étendue du désastre.

En 2005, à la demande de l'Institut afghan d'archéologie, un programme franco-afghan fut engagé sur un site bouddhique, particulièrement prometteur, mais en cours de pillage, à Al Ghatâ, dans le Wardak (figure 12). Mais après deux opérations de terrain, au printemps et à l'été 2005, nous dûmes nous retirer après une tentative d'attentat à l'IED (Improvised Explosive Device) sur la route d'accès. Cette tentative fut suivie, quelques jours plus tard, d'une attaque du site d'où nous nous étions retirés. Les structures de protection que nous avons installées pour l'hiver, incendiées lors de cette attaque, durent être réinstallées quelques semaines plus tard (figure 13). Depuis, la région nous est inaccessible.

Le 6 décembre 2006, l'inauguration de l'exposition « Afghanistan, les trésors retrouvés » à Paris (Catalogue exposition Afghanistan 2006), au Musée Guimet, marque le retour du patrimoine archéologique d'Afghanistan sur la scène internationale. La DAFA avait largement participé depuis 2005 à sa préparation à Kaboul. Après son exposition parisienne, le succès international de cet événement, qui poursuit actuellement son parcours dans tout le monde, ne s'est pas démenti (Italie, Espagne, Hollande, Allemagne, États Unis, Canada, Angleterre...), et est devenu l'ambassadeur itinérant du Patrimoine culturel d'Afghanistan.

Le 7 avril 2009, la visite du site de Mes Aynak avec le directeur de l'Institut d'archéologie, Nader Rassouli, engageait la DAFA dans un programme de support technique et scientifique auprès de la mission afghane travaillant sur ce site.

Si le pillage des collections muséales afghanes est un drame pour la reconstruction de l'identité nationale de l'Afghanistan, celui-ci ne doit pas en cacher un second, scientifiquement beaucoup plus grave, plus discret et plus insidieux, qui est celui du pillage des sites archéologiques. Ce cataclysme concerne une histoire de l'Afghanistan qui ne sera désormais plus jamais écrite ni revendiquée, et les conséquences scientifiques sont incalculables pour les générations futures.



Figure 12 – Site d’Al Ghatâ [province du Wardak]. Statuaires bouddhiques décapitées par les pilliers.



Figure 13 – Al Ghatâ. Les protections du stupa incendiées lors de l’attaque du site le 19 août 2005.

L'image traditionnelle d'un site pillé comparé à celle d'un livre d'histoire brûlé est d'une cruelle actualité en Afghanistan et nous n'avons pas observé durant nos nombreuses prospections dans le pays un seul site qui n'en portait pas les stigmates (figure 14). Durant les années 1970, les pilleurs opéraient généralement après les archéologues ; aujourd'hui, au contraire, tous les sites ont été visités avant nous. Cette perte est malheureusement sous-évaluée, ou peu appréhendée, par la communauté internationale qui persiste à ne mettre l'accent que sur la reconstitution des collections muséales afghanes volées.

La lutte contre le trafic des antiquités, si elle est absolument indispensable, est déjà un échec. C'est en amont, à l'échelon du site archéologique et du contexte d'enfouissement, que réside l'intérêt scientifique pour la reconstitution du passé. La perte de l'information que représente un objet isolé, « inculte », est considérable ; un objet récupéré par les douanes ou la police, mais de provenance inconnue, est pour l'archéologue un document scientifiquement bien souvent sans grand intérêt. C'était le grand atout des collections qui se trouvaient au musée de Kaboul, objets acquis dans des contextes archéologiques connus et qui par ce fil pouvaient renvoyer d'une façon sûre aux cultures anciennes d'Afghanistan.



**Figure 14** – Site de Shur Tapa (province de Samangan, oasis de Tash Kurgan). Activités de pillage en cours par les villageois.

La protection des sites archéologiques dans le contexte politique et sécuritaire actuel de l'Afghanistan est, il est vrai, une gageure; le ministère de la Culture et de l'Information en a parfaitement conscience. Il a, néanmoins, créé une brigade pour la protection des sites mais c'est une unité sans moyens et sans formation, dans un pays immense, aux provinces difficilement accessibles, et où les sites archéologiques se comptent par milliers (Ball 1982). Mais que peut faire une poignée de soldats mal payés, mal équipés face aux groupes de pression locaux et aux tentations qu'on ne manquera de leur faire miroiter ?

### QUEL FUTUR POUR L'AFGHANISTAN ?

Pour conclure, nous ne pouvons échapper à l'angoissante question du futur de l'Afghanistan et, par conséquent, face au problème qui est le nôtre, celui du devenir de son patrimoine culturel.

Devant une nouvelle période charnière qui s'annonce dans les deux ans à venir, est-il vraiment concevable d'être optimiste ? Est-il possible de se dire que le meilleur est devant nous après des décennies de malheur ? Sincèrement, du fond de moi-même, après une vie remplie d'une expérience afghane, je ne le pense pas, car les racines du tumulte sont toujours présentes.

### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BALL (W.), avec la collaboration de GARDIN (J.-Cl.)

1982 *Archaeological Gazetteer of Afghanistan*, Catalogue des sites archéologiques d'Afghanistan, 2 tomes, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations, Synthèse 8.

BERNARD (P.), BESEVAL (R.), JARRIGE (J.-Fr.)

2002 « Carnet de route en images d'un voyage sur les sites archéologiques de la Bactriane afghane (mai 2002) », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, fascicule 4, Novembre-décembre, p. 1385-1428.

BERNARD (P.), BESEVAL (R.), MARQUIS (Ph.)

2006 « Du "mirage bactrien" aux réalités archéologiques: Nouvelles fouilles de la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA) à Bactres (2004-2005) », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, fascicule 2, avril-juin, p. 1115-1248.

BOPEARACHCHI (O.), FLANDRIN (P.)

2005 *Le portrait d'Alexandre le Grand. Histoire d'une découverte pour l'humanité*, Éditions du Rocher, Monaco.

CATALOGUE EXPOSITION AFGHANISTAN

- 2002 *Afghanistan. Une histoire millénaire*, Exposition organisée par la Réunion des musées nationaux et le musée des Arts asiatiques-Guimet, Paris et la Fundación « La Caixa », Barcelone.
- 2006 *Afghanistan. Les trésors retrouvés*, Collections du musée national de Kaboul, Exposition organisée au Musée national des Arts asiatiques-Guimet, Paris par Jean-François Jarrige et Pierre Cambon, avec le concours du Musée national d'Afghanistan, Éditions de la Réunion des musées nationaux, Paris.

CATALOGUE MIHO MUSEUM

- 2002 *Treasures of Ancient Bactria*, Shigaraki.

CURIEL (R.), SCHLUMBERGER (D.)

- 1953 « Trésors monétaires d'Afghanistan », *Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan*, XIV.

DORRONSORO (G.)

- 2000 *La révolution afghane. Des communistes aux tâlebân*, Une collection du CERI, Éditions Karthala.

DUPREE (N. H.)

- 1998 « Museum Under Siege », *Archaeology* online features  
<http://www.archaeology.org/online/features/afghan/>
- 2011 « Challenges of cultural preservation in the context of conflict », *Preserving Afghanistan's Cultural Heritage: An Interview with Nancy Hatch Dupree*, Asian Society. Interview conducted by Alexis Menten.  
<http://asiasociety.org/countries/traditions/preserving-afghanistans-cultural-heritage-interview-nancy-hatch-dupree>

FLANDRIN (P.)

- 2001 *Le trésor perdu des rois d'Afghanistan*, Éditions du Rocher, Monaco.

FOUCHER (A.)

- 1942 « La Vieille Route de l'Inde de Bactres à Taxila », *Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan*, I, Paris, Les éditions d'Art et d'Histoire.
- 1947 « La Vieille Route de l'Inde de Bactres à Taxila », *Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan*, II, Paris, Les éditions d'Art et d'Histoire.

GRISSMANN (C.)

- 2004 « Kabul Museum », *Encyclopædia Iranica*, XV, 3, p. 318-323.

MALEY (W.)

- 2002 *The Afghanistan wars*, New York, Palgrave Macmillan.

**OLIVIER-UTARD (Fr.)**

1997 *Politique et Archéologie. Histoire de la Délégation archéologique française en Afghanistan*, Ministère des Affaires étrangères, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations.

**SIMS-WILLIAMS (N.)**

1997 « New Findings in Ancient Afghanistan. The Bactrian documents discovered from the Northern Hindu-Kush », *Oriente (newsletter)*, 16, Tokyo, Ancient Orient Museum, p. 3-17.  
<http://www.gengo.l.u-tokyo.ac.jp/~hkum/bactrian.html>

**SARIANIDI (V.I.)**

1985 *L'Or de la Bactriane*, Leningrad, Éditions d'art Aurora.

**TARZI (Z.)**

1996 « Jules Barthoux: le découvreur oublié d'Aï Khanoum », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, fascicule 2, avril-juin, p. 595-611.